

PUBLICATIONS ROMANES ET FRANÇAISES

fondées par MARIO ROQUES, dirigées par JEAN FRAPPIER

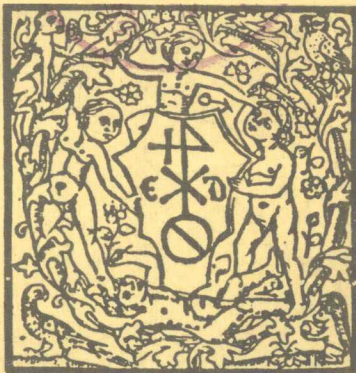
XL

HENRI FREI

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE GENÈVE

LE LIVRE DES DEUX MILLE PHRASES

- I. La méthode des dictionnaires de phrases
- II. Questionnaire de deux mille phrases
selon le parler d'un Parisien



GENÈVE
LIBRAIRIE DROZ

11, Rue Massot

1966



PUBLICATIONS ROMANES ET FRANÇAISES

fondées par MARIO ROQUES, dirigées par JEAN FRAPPIER

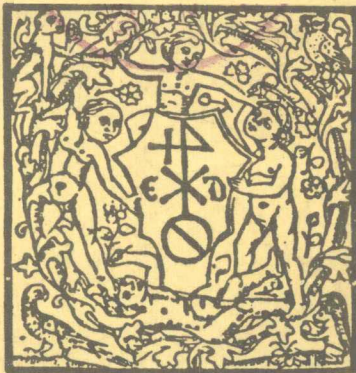
XL

HENRI FREI

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE GENÈVE

LE LIVRE DES DEUX MILLE PHRASES

- I. La méthode des dictionnaires de phrases
- II. Questionnaire de deux mille phrases
selon le parler d'un Parisien



GENÈVE
LIBRAIRIE DROZ

11, Rue Massot

1966



PUBLICATIONS ROMANES ET FRANÇAISES

fondées par MARIO ROQUES, dirigées par JEAN FRAPPIER

XL

HENRI FREI

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE GENÈVE

LE LIVRE DES DEUX MILLE PHRASES

- I. La méthode des dictionnaires de phrases
- II. Questionnaire de deux mille phrases
selon le parler d'un Parisien

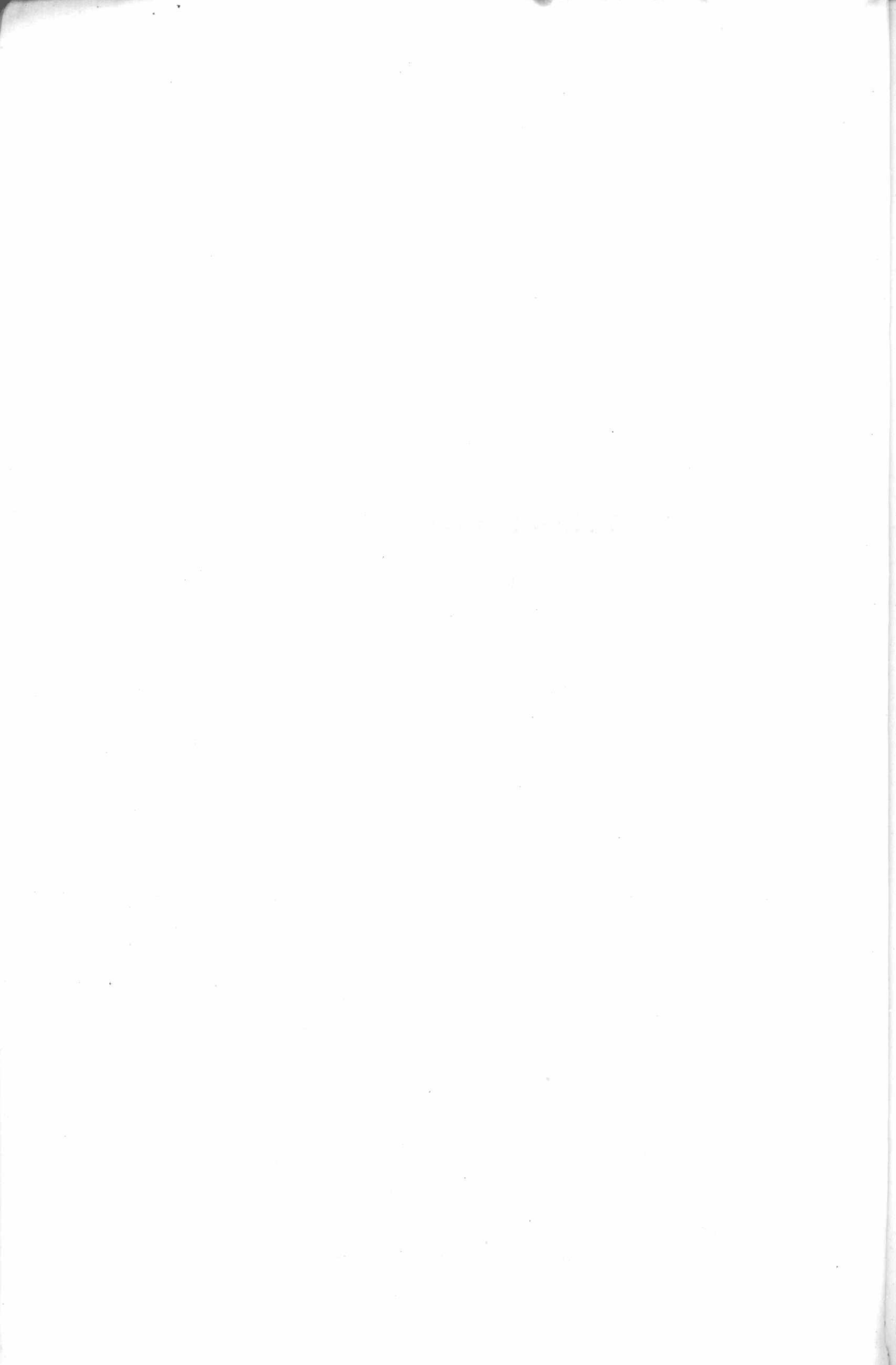


GENÈVE
LIBRAIRIE DROZ

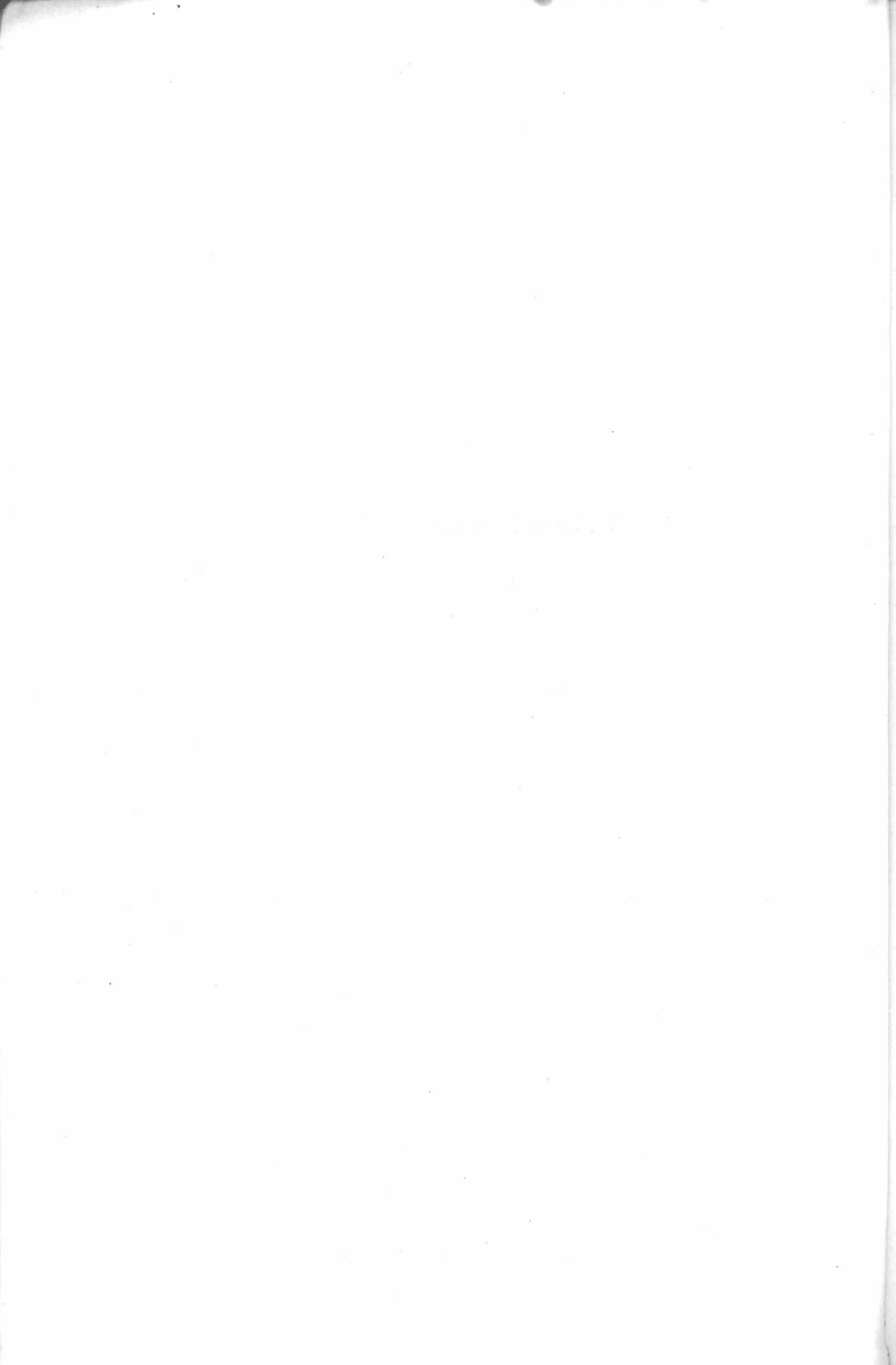
11, Rue Massot

1966

A la mémoire
de
CHARLES BALLY



Ouvrage honoré d'une subvention
de la Faculté des Lettres de l'Université de Genève
(Fonds Casaubon)



I.

LA MÉTHODE DES DICTIONNAIRES
DE PHRASES ¹

¹ Cet exposé est un remaniement de l'article publié dans *Cahiers F. de Saussure*, 1 (1941), pp. 43-56, sous le titre *Qu'est-ce qu'un dictionnaire de phrases ?*

« ...mehr als die schwierigste Rechnung, die mit Hilfe alter Operationen ausgeführt wird, bedeutet die Ermittlung einer neuen Operationsart: in der Vervollkommenung der Methoden liegt der wahre Fortschritt der Wissenschaft. »

Hugo SCHUCHARDT ¹.

1. But

1.1. DEUX DÉFAUTS. — La méthode des dictionnaires de phrases cherche à remédier à deux points faibles de la linguistique, telle qu'elle est pratiquée par la plupart des savants: la pléthore des matériaux et leur hétérogénéité.

1.1.1. D'une part, les faits qui constituent une langue sont si abondants que le nombre des exemples que peut citer le linguiste, quand il s'agit d'un idiome vivant, n'a pratiquement pas de limites. Mais la tendance des linguistes d'aujourd'hui est d'en utiliser le plus grand nombre possible.

Les sept tomes de la grammaire française de Damourette et Pichon ² reposent sur l'analyse de plus de 34.000 exemples écrits et parlés, et les auteurs déclarent, au terme de leur ouvrage (§ 3164), qu'en plus d'un quart de siècle d'efforts ils ont « essayé de faire l'inventaire le moins incomplet possible des ressources » de cette langue.

De même, la préface d'un atlas linguistique contient ces lignes: « la condition préalable pour l'étude fructueuse d'une langue est d'en posséder des matériaux aussi abondants que possible... » ³

Nous tenons là un reste de l'époque présaussurienne, où l'on considérait la langue non comme un système de valeurs immatérielles se définissant par leur opposition réciproque, mais comme une masse d'éléments concrets, ayant chacun son existence propre, quasi comme les pierres qui entrent dans la construction d'un édifice, d'où la nécessité où l'on se croit de recueillir l'ensemble de ces matériaux, ou du moins le maximum possible, pour obtenir une vue générale. Si au contraire la langue constitue une « forme » ⁴, c'est-à-dire un équilibre d'éléments non-substantiels, la connaissance de chaque

¹ Hugo Schuchardt-Brevier, Halle, 1928, p. 409. Traduction: ... l'élaboration d'un nouveau procédé importe plus que le calcul le plus difficile effectué à l'aide d'anciennes opérations; c'est dans le perfectionnement des méthodes que réside le vrai progrès de la science.

² Jacques DAMOURETTE et Edouard PICHON, *Des mots à la pensée, Essai de grammaire de la langue française*, Paris, D'Artrey, 1927 et suiv.

³ Andrus SAARESTE, *Eesti Murdeallas, Atlas des parlers estoniens*, I, Tartu, 1938.

⁴ F. de SAUSSURE, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, chapitre sur la Valeur linguistique, in fine: « La langue est une forme et non une substance. »

pièce implique celle de tout le reste et il suffira donc de matériaux en nombre limité.

Une expérience tirée de la vie ordinaire suggère qu'il doit en être ainsi. A l'ouïe de quelques mots seulement, nous reconnaissons immédiatement telle ou telle langue que nous avons l'habitude de pratiquer. N'est-ce pas parce que le système se retrouve dans la moindre parcelle, comme une goutte de pluie implique tous les facteurs du phénomène pluie ?

1.1.2. D'autre part, même en admettant qu'une langue forme un système, on ne sait jamais avec certitude jusqu'à quel point ce dernier constitue un tout fermé. Qu'on pense aux différences de dialectes, aux distinctions sociales, sans parler des oppositions d'âge et de sexe ! Il en résulte que des faits présentés comme appartenant à une langue donnée ne relèvent pas toujours strictement du même système : autant de cerveaux, autant de systèmes linguistiques particuliers.

La pratique courante, pour une langue telle que le français, d'établir une grammaire « générale » combinant, outre la langue écrite et la langue parlée, diverses époques, diverses classes sociales et même diverses régions, ne peut aboutir, dans l'état actuel de la science, qu'à un méli-mélo : une grammaire à plusieurs systèmes, dont aucun n'a été étudié séparément. Il suffit, pour s'en convaincre, de consulter les six volumes de la *Grammaire historique* de Nyrop¹ ou les sept tomes de l'*Essai* de Damourette et Pichon.

Sur les quelque 34.000 exemples de ce dernier, 2900 à peine relèvent de l'observation orale, soit un peu plus de 8 %. Ils ont été recueillis de la bouche de 8 à 900 personnes appartenant aux milieux les plus différents : bourgeoisie et peuple, médecins et infirmières, adultes et enfants, Parisiens et provinciaux, citadins et paysans. La plupart de ces témoins fournissent chacun un exemple seulement. Les quatre qui ont été mis le plus à contribution ont procuré respectivement : moins de 400 exemples (M^{me} E. J.), moins de 200 (M. P.), plus de 100 (M. W. F. et M^{me} A.). Il ne s'agit donc pas, à strictement parler, dans l'ouvrage en question, d'un système du français, mais d'une pluralité de systèmes dont on peut certes supposer la coexistence et l'interaction partielles, mais dont aucun n'a été décrit et défini pour soi.

1.2. REMÈDE. — La méthode des dictionnaires de phrases procède de l'idée que la meilleure manière d'obvier à ces difficultés est de partir d'un ensemble limité de pensées usuelles pour examiner comment chacune est exprimée par une seule et même personne dans son parler individuel. Le but de cette méthode est donc de fournir des matériaux limités et homogènes.

¹ KR. NYROP, *Grammaire historique de la langue française*, Copenhague, Gyldendalske Boghandel, Nordisk Forlag.

2. Composition du questionnaire

2.1. LES NOTIONS.

2.1.1. Quelles idées exprimer ? Naturellement, pas de pensées rares et originales, mais les plus banales et les plus courantes, celles qui sont la raison d'être du langage chez l'homme quelconque.

Il s'agissait donc de mettre à la base du questionnaire une sorte de sélection des notions, parallèle, dans le domaine de la pensée, à la sélection de vocabulaire pratiquée par les Anglo-Saxons pour l'enseignement de la langue maternelle aux étrangers¹. Si des mots tels que *nature*, *nourriture*, *jambe*, *tomber*, *pleuvoir*, *bleu*, etc., doivent être appris avant *idiosyncrasie*, *genouil*, *péroné*, *s'affaler*, *bruiner*, *pers*, etc., il en est évidemment de même pour les notions qui leur correspondent. A cet effet, j'ai choisi dans la pensée usuelle un ensemble de 2000 notions dont chacune est illustrée par une phrase empruntée à la vie quotidienne.

Ce choix n'a pas été adapté spécialement à l'étude d'une famille de langues donnée. C'est la raison pour laquelle la sphère des idées qui remplissent le questionnaire, orienté plutôt vers le présent et l'avenir que vers le passé, est celle de la culture moderne, de caractère de plus en plus urbain et technique, de l'Occident, puisque celle-ci étend aujourd'hui son emprise sur tous les continents.

2.1.2. Les notions ont été classées en deux parties (notées A et B), comprenant au total 13 chapitres (I-XIII) et 150 sections (I-CL).

Cet arrangement s'inspire des dictionnaires qui partent de l'idée, depuis le *Thesaurus* de Roget (1852)² et ceux de ses imitateurs en toutes langues jusqu'au *Tableau synoptique* qui termine le *Traité de stylistique* de Bally (1909)³ et au *Deutscher Wortschatz* de Dornseiff (1934)⁴ ; mais, au rebours de leurs classifications, je parcours la voie empirique qui va de l'homme aux choses. La première partie de ma liste s'occupe de l'homme en partant du corps pour passer successivement à la nourriture et aux vêtements, à l'habitation et aux transports, à l'industrie et à l'économie, à la société, à l'âme et aux signes, tandis que la seconde traite de la nature (êtres et choses, phénomènes) et de l'abstraction (espace, temps, ordre, quantité et qualité, existence et relation).

2.1.3. Naturellement, et comme c'est en général le cas pour les dictionnaires idéologiques, cette classification des notions n'est pas invulnérable à toute critique ; pour éviter des malentendus, il convient cependant de souligner qu'outre l'assurance qu'elle procure qu'aucune des faces les plus importantes de la vie de l'homme

¹ Cf. *Interim Report on Vocabulary Selection for the Teaching of English as a Foreign Language*, Londres, King, 1936 ; J. D. HAYGOOD, *Le vocabulaire fondamental du français*, Paris, Droz, 1937.

² Peter Mark ROGET, *Thesaurus of English Words and Phrases*, Londres, Longmans, Green and Co. ; New York, Grosset & Dunlap.

³ CH. BALLY, *Traité de stylistique française*, Heidelberg, Winter ; Genève, Georg et Paris, Klincksieck, 1951.

⁴ FRANZ DORNSEIFF, *Der deutsche Wortschatz nach Sachgruppen*, Berlin-Leipzig, W. de Gruyter ; 3^e édition, remaniée, 1943.

moderne n'a été oubliée, elle n'a qu'une portée pratique : faciliter le travail de l'enquêteur et du témoin et, après publication du relevé, la consultation par le lecteur. Mais il reste bien entendu que chaque langue possède son système de signifiés à elle et qu'une classification des notions, qui relèvent de la pensée et sont en principe des entités extra-linguistiques, est autre chose qu'un système de signifiés formant, avec les signifiants correspondants, la langue au sens saussurien de ce terme ¹.

2.2. LES PHRASES. — Chacune des 2000 notions est illustrée par une phrase empruntée à la vie de tous les jours. Exemple :

1294. [Disparaître]. Il a disparu au tournant.

Le mot-souche qui exprime la notion n'apparaît pas nécessairement sous la même forme dans la phrase correspondante. Exemples :

1321. [Peinture]. Et si on faisait peindre le portail en vert ?

1351. [Mauvaise odeur]. La viande commence à sentir.

1695. [Fréquence]. *Autobus* : A. Est-ce qu'il passe souvent ? —

B. Il y en a un toutes les dix minutes.

Pour éviter que l'enquêteur et le témoin ne se laissent influencer, je n'ai d'ailleurs pas fait figurer les mots-souches en regard des phrases respectives, mais je les ai groupés, en manière de sommaire, au début de chacune des 150 sections.

Conformément au caractère foncièrement actif et affectif de notre langage familier, les phrases appartenant à la sphère de la volonté et du sentiment occupent une grande place dans le questionnaire. Est-il nécessaire, à ce propos, de souligner que j'ai éliminé tout ce qui est livresque, et en particulier certains assemblages forgés par des théoriciens en vue de faire apparaître telle ou telle forme ?²

Chaque phrase a une seule teneur sans aucune variante : l'ensemble est comparable à une collection d'instantanés pris sur un même individu dans des situations diverses. Chacune, en fait, est censée avoir été dite une fois seulement, toujours par le même témoin ³, dans des circonstances définies (lieu, temps, personnes, disposition d'esprit), qu'on peut appeler la situation ⁴. Cette situation, quand il y a lieu de la préciser pour éviter toute équivoque,

¹ Il n'existe aucune commune mesure entre la méthode ici décrite et le « système des concepts » imaginé par MM. Rud. HALLIG et W. v. WARTBURG comme schème quasi-universel pour la classification des faits lexicaux : *Begriffssystem als Grundlage für die Lexikographie, Versuch eines Ordnungsschemas* (=Abh. d. Dt. Ak. d. Wiss. zu Berlin, Kl. f. Sprachen, Lit. u. Kunst, 1952, Nr. 4).

² Je pense à un échantillon tel que le suivant : *A wrist-watch is a watch that is worn on the wrist* (*Interim Rep. on Vocab. Selection*, p. 503), ou à cette fleur, cueillie dans un questionnaire connu : *Mon chien, le tien et celui de ton ami sont très fatigués d'avoir couru* (Marc COHEN, *Questionnaire linguistique*, Paris, 1931, n° 276).

³ Là où le questionnaire comporte des bouts de dialogue, le témoin se mettra à tour de rôle à la place de chacun des interlocuteurs.

⁴ Un des vices fondamentaux de la théorie linguistique de M. Karl BÜHLER (*Sprachtheorie*, Jena 1934, § 2 : *Das Organonmodell der Sprache*) est d'avoir restreint la situation aux phénomènes extérieurs (*Gegenstände und Sachverhalte*) et d'en avoir exclu, par son schéma tripartite (émetteur/récepteur/situation), le parleur et l'entendeur. En réalité, dans chaque acte de la parole, la situation à laquelle le parleur a affaire comprend aussi : la disposition d'esprit du parleur lui-même, l'entendeur qui lui fait face, et les phrases échangées précédemment (au fur et à mesure que la conversation se déroule, celles-ci s'agrégent à la situation).

est signalée en italiques au début de la phrase, à la manière des indications scéniques qui figurent dans les pièces de théâtre. Exemple :

31. *Courant d'air* : Ça m'a fait éternuer ¹.

Une méthode encore plus voisine de la vie eût été de présenter chacune des 150 sections comme autant de conversations ². Mais la compression, dans un seul entretien, de notions relativement nombreuses et appartenant à la même catégorie, — par exemple, sous la section 1 (*Tête*), les notions *Tête*, *Cheveux*, *Chauve*, *Front*, *Visage*, *Teint*, *Pâle* et *Cou*, — aurait risqué de donner un résultat quelque peu artificiel, comme cela ressort d'ailleurs de la plupart des manuels de conversation contenant des dialogues classés par matières : en fait, une conversation familière, même quand elle porte sur un sujet donné, se poursuit le plus souvent à bâtons rompus.

En revanche, certaines phrases ont été installées dans le questionnaire de manière à s'enchaîner, soit à l'intérieur d'un même numéro :

1924. A. Est-ce que cette étoffe est solide ? — B. Elle est solide, je vous assure. Elle tiendra.

soit d'un numéro à l'autre :

1645. *Voyage, pas décembre* : A. Nous ne pourrions pas faire ça en janvier ? —

1646. B. En tout cas février c'est trop tard.

3. Observation simple, questionnaires de mots, questionnaires de phrases

3.1. PASSAGE DE L'OBSERVATION SIMPLE À L'EXPÉRIMENTATION. — L'introduction de la méthode des questionnaires, lancée par les dialectologues, a pour la linguistique une signification parallèle à l'entrée, dans toute autre science empirique, de la méthode expérimentale. C'est le remplacement de l'observation pure et simple des faits, ou son complètement, par l'« observation provoquée » ³. Au lieu de recueillir, au hasard des conversations et pendant des années, les faits dont il peut avoir besoin, le linguiste se les procure systématiquement, et d'une manière relativement rapide, au moyen de questions appropriées posées à un certain nombre de témoins choisis.

3.2. AVANTAGES ET DÉFAUTS RESPECTIFS. — Les avantages et les défauts respectifs de l'observation simple et de la méthode des questionnaires ont été souvent discutés, notamment à propos de géographie linguistique.

¹ Ces indications peuvent différer selon les langues. Comme le genre des pronoms français, aux cas obliques, est ambigu, j'ai noté s'ils se rapportent au masculin ou au féminin. Exemple : 140. *A lui* : Quel âge lui donnez-vous ? Pour un questionnaire allemand ou anglais, cela serait superflu.

² Cf. Ch. BALLY, *Le langage et la vie*, Genève, Droz, 1952 (= Soc. de publ. romanes et fr., n° 34), p. 30 et suiv. (*Enquête sur les faits d'expression*).

³ Claude BERNARD, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, 1^{re} partie, chap. I, § V : « L'expérience n'est au fond qu'une observation provoquée. » — Il va sans dire que l'usage d'instruments n'est pas indispensable à la méthode expérimentale. Ce qui la définit, c'est l'action de l'investigateur sur les êtres ou les choses en vue de faire apparaître les phénomènes à observer.

La méthode des questionnaires a sur l'observation simple l'avantage de l'homogénéité des matériaux, recueillis sur un seul¹ témoin et dans un temps relativement court. Alors que le relevé des 2000 phrases, si les séances ne sont pas trop espacées et que le témoin ait été bien choisi et n'abandonne pas en cours de route ni ne doive être abandonné, peut être confortablement effectué en 6 mois, les 2800 à 2900 exemples oraux de Damourette et Pichon sont le résultat d'une enquête qui a duré 29 ans (de 1911 à 1940) et qui a atteint plus de 850 personnes, dont 140 à peu près furent des témoins de rencontre dont l'état-civil est inconnu.

En revanche, l'observation simple, comme on l'a souvent remarqué, a sur la méthode des questionnaires l'avantage de fournir, au lieu de traductions, des matériaux spontanés. Cependant, lorsque le questionnaire est composé de phrases, dont la situation sera précisée chaque fois que cela paraîtra nécessaire, le risque d'enregistrer des réponses erronées ou artificielles se réduit considérablement².

3.3. QUESTIONNAIRES DE MOTS ET QUESTIONNAIRES DE PHRASES. — Le vice irrémédiable des questionnaires de mots est d'inciter le témoin à rendre le mot du questionnaire par un mot appartenant apparemment à la même catégorie grammaticale, alors que le nombre, la répartition et par conséquent la définition de ces catégories varient d'un idiome à l'autre. A la rigueur, cela peut aller tant qu'il s'agit de mots désignant des choses, mais dès que l'on quitte, tant soit peu, le domaine concret, les différences de perspective éclatent. Au substantif français *appétit* figurant dans un questionnaire de mots, un témoin de langue anglaise répondra automatiquement par le substantif *appetite*, mais si le vocable français apparaît dans une phrase (45. *Symptôme de maladie*: Il a peu d'appétit), la réponse pourra être fort différente, par exemple *He's off his food*. Cette tournure ne contient que des mots de très haute fréquence; effectivement, *appetite* ne se rencontre ni dans les 850 mots du *Basic English*, qui le périphrase par *desire for food*³, ni dans le *1000-Word Radius* de Palmer⁴, ni dans les 2000 mots de l'*Interim Report on Vocabulary Selection*⁵.

4. L'enquête

4.1. PERFECTIONNEMENT DU QUESTIONNAIRE. — Le questionnaire publié ci-après pour la première fois a déjà reçu le baptême du feu.

¹ Il est vrai que l'observation simple peut, elle aussi, porter sur une seule personne (par exemple, quand il s'agit du langage enfantin), mais ce n'est généralement pas le cas.

² L'expérience acquise au cours des enquêtes déjà faites a montré qu'il est utile de soumettre le relevé à un ou plusieurs témoins supplémentaires. Mais pour que l'homogénéité ne soit pas détruite, — puisqu'il n'y a pas deux personnes qui parlent de la même manière —, les retouches proposées ne seront admises que dans la mesure où le témoin original les acceptera (à moins que l'un ou l'autre des reviseurs ne soit finalement gardé comme témoin définitif).

³ C. K. OGDEN, *The Basic Dictionary*, Londres 1932, s. v. *Appetite*.

⁴ Harold E. PALMER, dans *The Bulletin of the Institute for Research in English Teaching*, No. 100, Tokyo, Jan. 1934.

⁵ Cité p. 13, n. 1. Dans la liste de L. FAUCETT et MAKI (*A Study in English Word-values*, Oxford University Press), il occupe la cote 2577 (1 = fréquence maximale).